

L'HOMME ET L'ENVIRONNEMENT CHEZ LES MOSI DE TENKODOGO

*Gundula Nierste-Klausmann, Roland Mischung,
Ute Ritz-Müller et Ulrike Schöll*

Nos travaux dans les villages mosi de la région de Tenkodogo, au centre-est du Burkina Faso, portent directement sur le thème central du Projet de Recherche de l'Université de Francfort: Les relations mutuelles entre la culture d'une population et son milieu naturel. Sur la base d'une étude approfondie de l'environnement naturel, on devrait répondre à la question suivante: comment les Hommes conçoivent et estiment-ils ce milieu, quelles valeurs lui attribue-t-on; en outre, sur la base de quels principes et d'après quels critères de préférence utilisent-ils leurs sols en tant que cultivateurs; quelles raisons déterminent-elles l'expansion des Mosi méridionaux dans cette aire géographique, la fondation des villages ainsi que leur développement démographique. Enfin quel est l'impact de tout cela sur l'environnement naturel, c'est-à-dire quelles sont les conséquences écologiques des conceptions et comportements sus-mentionnés. Nos recherches sur le terrain débutèrent en 1991 sous la forme d'une collaboration interdisciplinaire étroite entre l'ethnologie, la géographie physique et la botanique. L'objectif à long terme est une comparaison entre les Mosi méridionaux, leurs voisins bisa, les Gulmance et enfin un groupe mosi du nord.

La zone d'étude se présente comme un ancien site humain, très peuplé et fortement mis en valeur, ce qui donne l'aspect d'une mosaïque de champs et de jachères. La région fait partie d'un paysage étagé de pénéplaines avec des *inselbergs* marqués. Des pédiments faiblement inclinés relient les pénéplaines de niveaux différents. La stratégie d'occupation des Mosi est liée à ces conditions offertes par le paysage, les ressources en eau jouant toujours un rôle important. Pour le choix d'un habitat, la présence de l'eau a été décisive. C'est pourquoi les Mosi se sont orientés d'après des *inselbergs* - sans s'y installer et sans les cultiver - puisqu'il existe à leur pied des eaux proches de la surface qui ne tarissent pas même pendant la saison sèche. Subsidiairement des sources originaires de couches stratifiées, sortant entre les croûtes férugineuses et les altérites, ont une importance équivalente. Les habitats sont installés sur les dos fortement latéritisés des pénéplaines. Les champs se trouvent dans les plaines et sur leurs pédiments. Traditionnellement, des paysages à inventaire physico-géographique différent n'étaient pas considérés comme des zones d'habitat.

Les éminences et cours d'eau jouent un rôle important comme sanctuaires de la terre dans le système de pensée traditionnel. De plus, ces

sanctuaires (*tengama*) sont représentés par des animaux - souvent des crocodiles, des pythons ou des abeilles; aussi, ce sont les résidences préférées des esprits (*kinkirsi*). Aux occasions les plus importantes de l'année, ils reçoivent des sacrifices de la communauté villageoise, et en cas de crise individuelle de la part des victimes.

Les *tengama*, compte tenu de l'histoire du peuplement et des données sociales, se répartissent en quatre catégories:

1. Des sanctuaires repris des premiers habitants des lieux (souvent des Bisa) ou installés par les nouveaux venus, les Mosi. Les *tengama* de ce type sont souvent des collines, certains tronçons de cours d'eau, ou des arbres, et c'est le chef politique qui est responsable de la cérémonie du sacrifice, tandis que le sacrifice est exécuté par un représentant des anciens habitants (*teng-soba*).
2. Des sanctuaires installés par la famille régnante et qui veillent sur la prospérité de celle-ci. Il s'agit bien souvent d'une pierre dans le "premier champs" du chef du village.
3. La troisième catégorie concerne des lieux d'une importance historique, politique ou locale, comme par exemple le premier lieu d'étape des nouveaux-venus, le bloc de granite sur lequel le chef local est intronisé, la pierre sur laquelle est partagée le gibier.
4. La quatrième catégorie regroupe les sanctuaires qui, tels que des nouveaux habitants, s'installent eux mêmes dans le domaine du village. Il s'agit de phénomènes naturels inattendus et inhabituels qui trouvent ainsi leur explication.

Seuls les vrais *tengama*, ce sont ceux de la première catégorie, sont importants pour la communauté. Ils sont responsables de l'abondance des pluies, de l'eau de boisson ainsi que pour la fertilité en général. Comme les sanctuaires de la terre sont des moyens "classiques" de légitimation d'un droit sur la terre, les nouveaux-venus devaient installer de nouveaux lieux saints propres à eux, en plus de ceux qui existaient déjà. Les nouvelles installations sont aussi considérées, d'une manière erronée, comme des "sanctuaires de la terre".

L'usurpation de la terre par les nouveaux-occupants est de plus soutenue par la position dominante des ancêtres. Ils sont les premiers à être considérés lors des fêtes des récoltes (au contraire des habitudes des Bisa qui sacrifient en premier lieu aux *tengama*). On accorde une si grande importance aux ancêtres les plus influents que lorsque la pluie ne tombe pas en dépit de l'intervention des *tengama*, on s'adresse à eux (les ancêtres). La confiance aux ancêtres, qui appartiennent à la sphère intérieure, semble plus grande, ils s'avèrent plus sûrs que les *tengama*, appartenant à la sphère extérieure, considérés comme plutôt imprévus. Les liens avec les ancêtres semblent plus étroits que ceux avec les génies locaux.

Un tel lien lâche par rapport au terroir se manifeste également dans le système politique des Mosi méridionaux. Le concept central est ici celui

du pouvoir (*naam*), mais ce "pouvoir" n'est pas - tel que dans de nombreuses sociétés de l'Afrique de l'ouest qui connaissent l'institution de la chefferie - lié à un territoire particulier. Il est emprunté à un *centre politique* souvent éloigné, soit au lieu d'origine du lignage concerné, soit à une chefferie régionale supérieure qui, à son tour, est légitimé par une autorité politique extérieure. Le pouvoir est donc chez les Mosi méridionaux un *phénomène mobile* qui peut être transféré sur presque n'importe quelle distance. Dans les récits oraux - qui ont trait dans tous les cas au XVIIIe ou au début du XIXe siècle - concernant l'histoire du peuplement des villages enquêtés par nous-mêmes, l'insuffisance des terres de culture, les épidémies ou encore la fuite devant la guerre n'ont pas été citées en priorité comme des raisons des changements de sites précédant les fondations de villages. A une exception près (participation à une expédition guerrière), la première raison de l'émigration était plutôt une lutte pour le pouvoir dans le lieu d'origine du lignage régnant, au cours de laquelle la fraction défaite émigrerait pour constituer plus loin un *naam* relativement indépendant. La poursuite d'un *naam* propre n'était pas seulement un motif typique pour l'établissement fréquent de nouveaux sites, mais il déterminait aussi la région où on s'installait. La situation générale des nouveaux sites fut influencée par les considérations sociales et politiques: si la rupture avec son propre lignage n'était pas abrupte, on restait dans le cadre de son organisation étatique d'origine et on allait "prendre" la nouvelle chefferie au lieu d'origine. Dans le cas contraire, on franchissait la frontière à un Etat Mosi voisin et, comme des "étrangers", on allait chercher un *naam* chez le chef supérieur de cette région. Dans les zones de peuplement déterminées à l'origine par des raisons politiques, on choisit son site en fonction des critères géographiques sus-cités.

Les chefs mosi ne gouvernent pas tellement un *territoire* désigné, mais surtout les *hommes*. Il existe certes dans plusieurs communautés de la région étudiée l'institution de *teng-soba* ("maître de la terre"); mais contrairement au pays mosi septentrional et central, où cette fonction est en principe exercée par les "autochthones", le *teng-soba* du Mosi méridional ne joue pas un rôle décisif. Evidemment l'harmonie avec l'environnement local ne joue ici qu'un rôle secondaire, les liens que les Mosi entretiennent avec la terre étant peu prononcés. Par exemple la terre ne refuse aucun mort dans son sein, même s'il s'agit d'un malfaiteur.

Un autre exemple de l'attitude fondamentale des Mosi semble être leur comportement négatif vis-à-vis des arbres, en particulier les plus vieux, depuis longtemps ancrés dans la terre. Une citation caractéristique à ce sujet: "Je n'ai jamais vu qu'un arbre donne de l'argent mais plutôt des maladies". Des arbres [tel les *tiise*] sont réellement considérés comme responsables de certaines maladies telles que la toux, l'ulcère, les éruptions cutanées. D'autres arbres [comme les *tigase*] - c'est-à-dire les arbres qui se transforment en personne et qui, le soir, ont des rapports sexuels avec les villageois - causent les maladies abdominales ou bien la stérilité. Sou-

vent le mal ne guérit que lorsque l'arbre est abattu, à noter ici une différence avec les Bisa qui habitent la même région.

Cette attitude négative à l'égard des arbres ainsi que l'exploitation déjà ancienne des terres sont déterminantes pour la mise en valeur de la terre et pour la composition floristique de la végétation. Sur de vastes étendues de la région on rencontre un paysage typique de savane-parc, une mosaïque de champs et de jachères parsemée d'arbres isolés et de très peu d'arbustres. Les arbres de ce paysage de savane ont été très sélectionnés par l'Homme et décimés. Au cours de la préparation de nouveaux champs pour la culture, seuls quelques arbres dont les fruits, les feuilles ou d'autres parties peuvent être utilisés sont épargnés. Il s'agit essentiellement de *karité* et de *nééré* dont les fruits servent à préparer d'importants aliments. Tous les autres arbres et arbustres sont abattus puisqu'ils représentent pour les plantes cultivées une grande concurrence en matière d'eau, d'éléments nutritifs et de lumière.

La technique traditionnelle de la jachère - principe selon lequel on abandonne le sol dès qu'il est épuisé pour lui permettre de se régénérer à la suite d'un long laps de temps - ne se pratique presque plus. La pression démographique croissante et la raréfaction de la terre - notons aussi une crise récente de la force de travail due à l'émigration - font que les cultivateurs passent de plus en plus à une exploitation permanente des champs.

Outre ces raisons cependant, on constate une concentration des concessions et des champs sur la partie centrale du terroir villageois. Les concessions se concentrent sur une petite partie du domaine villageois et l'intensité de l'exploitation des terres diminue avec l'éloignement des concessions, ceci indépendamment des données naturelles. Par exemple, la création de hameaux de saisons des pluies pour favoriser l'accès à des parcelles moins surexploitées est un phénomène très rare. De même, l'histoire de l'exploitation des parcelles montre que l'extension des surfaces mises en valeur loins des concessions ne s'est fait que lentement. De plus, les champs sont répartis entre les villageois de telle sorte que les lignages "aînés" ont occupé les parcelles centrales et non celles plus favorables en potentiels naturels. Les terres éloignées reviennent aux groupes de population périphériques.

Les champs à proximité des concessions sont en général régulièrement mis en valeur, ce qui n'est possible que grâce à l'utilisation des engrais. De même ces champs, qui reçoivent les espèces préférées, sont cultivées les premières. Celles-ci sont les plantes les plus exigeantes qui ne peuvent pousser que sur un sol fertilisé. Il s'agit du sorgho rouge, du maïs, de différents légumes, d'*hibiscus* ainsi que d'herbes destinées à la sauce. Ces espèces sont produites sous la forme de cultures mixtes, où on sème en même temps par ci par là de petites quantités de sorgho blanc, de *pennisetum* et de haricot. Un changement d'espèces n'intervient que lorsqu'ap-

paraissent des signes d'un épuisement évident du sol. Dans ce cas on n'y cultive pendant une année que des arachides ou des pouds de terre.

Les champs en dehors du terroir villageois central ne sont généralement pas fertilisés, d'où l'impossibilité de les exploiter continuellement. Il s'agit surtout de champs de cultures mixtes avec du sorgho blanc, du *pen-nisetum*, des haricots ou des arachides. En cas d'épuisement du sol, celui-ci est abandonné, mis en jachère pour trois à cinq ans. Cette courte période ne suffit pas pour régénérer la terre et la végétation. Le développement d'une végétation ligneuse est impossible. Sur de telles jachères jeunes dominent des graminées annuelles, surtout l'*andropogon pseudapricus*. Des graminées vivaces comme l'*andropogon gayanus* et l'*andropogon ascinodis*, qui jouent un rôle important dans la vie des villageois quant à la fabrication de nattes et de couvertures des toits, sont en très nette régression et sont aujourd'hui partiellement plantés dans le village ou bien remplacées par des espèces de graminées annuelles, donc moins résistantes.

Les jachères de dix ans d'âge ou plus se trouvent uniquement à quelques kilomètres du village. Ici apparaît une végétation arbustive plus dense qui, à cause d'une exploitation intense de bois de chauffe, ne peut que mal se développer d'où sa courte taille.

D'une manière générale, on peut affirmer que la réduction du temps de la jachère jusqu'à la permanence de la mise en culture, conduit à un appauvrissement des terres et de la végétation. L'épuisement des terres se manifeste par la réduction de la production et par l'augmentation des mauvaises herbes telles que la *striga hermonthea* et l'*eragrostis tremula*.

En dépit de la dégradation de la végétation spontanée, les plantes de la brousse jouent encore un rôle très important dans la vie des populations rurales, soit comme nourriture quotidienne, soit dans la pharmacopée traditionnelle, dans l'artisanat et dans bien d'autres domaines. Une grande partie des arbres, des arbustes, des plantes herbacées et des herbes sauvages sont cueillies et utilisées, la végétation rudérale étant d'importance particulière pour les villageois.

Les Mosi utilisent de façon optimale les ressources de leur maigre environnement, même si dans leur conception du monde, les structures sociales et politiques prennent le pas sur l'attachement au site de peuplement.